

Michel Surya
Sainteté
de Bataille

Éditions de l'éclat
philosophie imaginaire

L'œuvre de Georges Bataille (1897-1962) s'introduit dans les grands courants de la pensée du XX^e siècle pour en perturber durablement les rouages. Elle *contamine* la philosophie, la psychanalyse, la littérature, l'art pour en transfigurer les icônes, en déranger *l'établissement*. Dès lors, Bataille « partage », c'est le moins qu'on puisse dire, et le livre de Michel Surya, à la suite de son *Georges Bataille, la mort à l'œuvre* (1987; repris en « Tel », Gallimard, 2012), rend compte vertigineusement de cette *fission irréparable* qu'il a fait subir à toutes les disciplines, à travers une œuvre justement indisciplinée, constituant la « somme athéologique » d'une religion sans dogme, d'où émerge la figure d'un *saint Bataille*, décidément scandaleux, et dont l'épisode d'Acéphale, longuement évoqué ici, constitue l'acmé et le renversement.

Outre ses activités d'éditeur (Éditions et revue *Lignes*), Michel Surya poursuit une œuvre exigeante (littéraire et philosophique). Il est entre autres l'auteur de *Humanimalités* (Léo Scheer, 2004), *La Révolution rêvée* (Fayard, 2004), *L'Éternel retour, roman* (Lignes/Léo Scheer, 2006), *Portrait de l'intermittent du spectacle en supplétif de la domination* (Lignes, 2008), *L'Impasse* (Al dante, 2010), et *Le Polième. Bernard Noël* (Lignes, 2011).

SOMMAIRE : Seul, saint, fou, idiot. *Préface*. I. DES DEUX INANITÉS : DE DIEU ET DE L'HISTOIRE. Ou bien Dieu... ou bien l'histoire (Hegel, Dostoïevski, Chestov, Kojève & Bataille). II. DES TROIS RELIGIONS DES ANNÉES TRENTE (communisme, fascisme et surréalisme) ET D'UNE QUATRIÈME (Acéphale). 1. Penser le fascisme (Freud, Reich & Bataille). 2. La folie Acéphale (Ou la religion antichrétienne, antifasciste, anti-communiste). 3. In-signifiants d'Acéphale (Blanchot & Bataille). 4. Le surréalisme au service de la religion (Artaud, Breton & Bataille). III. FELIX CULPA. 1. Éloge du péché (Sartre & Bataille, entre autres). 2. Sainteté du mal (Charlotte d'Ingerville & Sainte) IV. VIES & LIVRES. 1. Correspondances – coïncidences. 2. Une amitié intenable (Leiris & Bataille). 3. Histoire d'un trompe-l'œil. V. L'IDIOTIE DE BATAILLE. Une passion paradoxale de la raison



ISBN : 978-2-84162-291-7
ISSN : 0760-9620

www.lyber-eclat.net

22 €
Prix en France

DU MÊME AUTEUR

Récits

- Exit*. Préface de Bernard Noël. Suivi de *Les Noyés*
Farrago, 2001 (1988 & 1989)
Défiguration. Éditions Léo Scheer, 2006 (1995)
Olivet. Farrago, 2001 (1996)
L'Éternel retour, Éditions Lignes/Léo Scheer, 2006
L'Impasse, Al Dante, 2010

Essais

- Georges Bataille, la mort à l'œuvre*. Gallimard, 1992 (coll. « Tel », 2012)
La Révolution rêvée. Fayard, 2004
Excepté le possible. Fissile, 2010

DE LA DOMINATION :

1. *De la domination. Le capital, la transparence et les affaires*. Farrago, 1999
2. *De l'argent. La ruine de la politique*. Payot, 2000
3. *Portrait de l'intellectuel en animal de compagnie*. Farrago, 2000
4. *Portrait de l'intermittent du spectacle en supplétif de la domination*
Lignes, 2008

MATÉRIOLOGIES :

1. *L'Imprécation littéraire*. Farrago, 1999
2. *Mots et monde de Pierre Guyotat*. Farrago, 2000
3. *Humanimalités*, Éditions Léo Scheer, 2004
4. *Le Polième (Bernard Noël)*, Lignes, 2011

Correspondances

- Georges Bataille, Choix de lettres. 1917-1962*. Gallimard, 1997

Édition

- Georges Bataille, Une liberté souveraine*. Fourbis, 1997. Farrago, 2000.
Sur David Nebreda (direction d'ouvrage avec J.-P. Curnier),
Éditions Léo Scheer, 2001

Michel Surya

Sainteté de Bataille

« Philosophie imaginaire »

Editions de l'éclat

© Éditions de l'éclat, 2012

www.lyber-eclat.net

Seul, saint, fou, idiot

Préface

*«Sainteté : on peut habituer sa conscience
à ne plus remarquer ce qui se passe
dans les entrailles, dans le sang,
ou à l'interpréter autrement.»*

F. Nietzsche

Qu'on le veuille ou non – et on ne le veut pourtant toujours pas –, Bataille partage.

Lui, le lire, ses livres.

Lui : passé à peu près inaperçu de son vivant, au contraire de Sartre ou de Breton, entre autres, desquels on le rapproche pourtant depuis – auxquels on le compare ou l'oppose.

Ses livres. D'un philosophe ? Si l'on veut, mais d'une sorte qui n'appartient que peu ou mal à la philosophie (à laquelle il n'a jamais rien pardonné, qui ne lui pardonne rien en retour). D'un poète ? Pourquoi pas, mais qui a récusé la poésie (qui en a maudit l'insipidité). D'un écrivain, à la fin ? À la fin en effet, mais faute d'autre mot (mot pauvre), parce qu'il n'y a rien qui s'écrive qui ne puisse devoir à ceci qu'il suffit d'appeler alors : la « littérature ». Au total, si l'on y ajoute la sociologie, l'anthropologie, l'économie (etc.), l'impression d'un grand désordre, en partie voulu, en partie non, l'a à la fin emporté, qui désempare...

Le lire : où le partage s'opère réellement. Lequel sépare entre ceux qui ne l'ont lu que peu, de préférence ce qu'a son œuvre de délibérément (d'exaspérément) obscène, tantôt pour admirer celle-ci (mais cette admiration ne va pas sans malentendu), tantôt pour l'en accuser (accusation qui n'a jamais cessé, quoiqu'on prétende depuis pouvoir s'accommoder d'à peu près toutes les bizarreries). Cette partie de l'œuvre a d'abord prévalu, aussitôt après sa mort. Au détriment des autres – et c'était regrettable. C'est le contraire aujourd'hui – et ce ne l'est pas moins. Comme si l'on s'était entre-temps entendu à faire que cette obs-

cénité s'atténuât (l'époque est plus pudibonde qu'on ne le dit). Tantôt écrivain, tantôt penseur, donc. Pour autant : pas les deux à la fois !

Pas les deux à la fois ? Ou *ni l'un ni l'autre* peut-être. La philosophie d'alors (début des années soixante ; Foucault et Derrida les premiers) se l'est d'abord attaché, s'est attaché à faire de Bataille l'un des siens (étrange « attachement », on ne peut plus contre-nature) ; celle d'aujourd'hui, manifestement, s'en détache (plus justement, cherche à en être détaché ¹). Elle n'est pas seule en cause ; de la même façon, la littérature d'aujourd'hui redoute qu'il lui soit rendu – d'avoir de nouveau affaire à lui, comme les avant-gardes des années soixante et soixante-dix voulaient qu'on eût affaire avec : *Tel Quel* (Sollers), *TXT* (Prigent), *Change* (Faye), la collection « Textes » (Noël), *Gramma*. « Pas les deux à la fois » doit donc vouloir dire la même chose que : « Ni l'un ni l'autre. » Écrivains et philosophes ne redoutant pas moins l'écrivain et le philosophe qu'il fut *aussi* qu'ils ne redoutent l'*expérience* qu'il les oblige à faire : de la littérature pour la philosophie ; de la philosophie pour la littérature. Même, à la fin, si bizarre que cela soit, de la littérature pour la littérature et de la philosophie pour la philosophie. Quoi qu'il y paraisse, rien que l'une et l'autre ne furent plus, qui savent quelle menace elles ne sont pas moins pour elles-mêmes que l'une pour l'autre.

*

Mais il y a ceci encore que la littérature et la philosophie furent : ce qu'on a dit vite et souvent que cette œuvre avait essentiellement de « noir ». De noir au sens où Sade, par exemple, pour Bataille (attire considérable, incoercible, de celui-ci pour celui-là), est « noir » et l'est « *parfaitement* ² ». Noires sont en effet ses représentations. Sexuelles : qui ne l'a dit ? Philosophiques aussi. Mais encore morales, religieuses, historiques, sociologi-

1. Sur la postérité, ou la revanche critique de Bataille (essentiellement la fortune critique de Bataille tient de la réparation ou de la revanche), je renvoie à Francis Marmande, *Le Pur bonheur. Georges Bataille*, Lignes, 2011, en particulier au chapitre « L'homme ivre ».

2. G. Bataille, « La religion surréaliste », *Œuvres complètes*, t. VII, Paris, Gallimard, p. 385 (à partir de là : *ŒC*, suivi du tome – de I à XII – et de la page).

ques, politiques, etc. On l'en a accusé vivant. On continue de l'en accuser mort. Qui? Tout le monde à peu près. Les surréalistes, les existentialistes, les communistes³. Noires, autrement dit: d'un « malade » (là-dessus, Breton et Sartre successivement d'accord – intéressant accord); ou d'un dément (les mêmes et quelques autres – Souvarine, etc.). Peu pour jouir alors avec lui de sa force, son énergie, sa joie, son rire, sa jouissance, fussent-ils noirs en effet. Personne pour vanter la souveraineté qui s'y soulève (maître mot) que peu d'œuvres délivrent autant. La mort y serait partout? Soit, mais la vie aussi, dont la mort et la noirceur deviennent par le fait des conditions. Comme l'érotisme en est lui-même une, qui y est partout aussi. Tout en ressort grandi qu'on y croit abaissé. N'est-on plus en mesure de voir de quoi ces conditions le sont? En quoi la noirceur ou la mort ou l'érotisme sont *les* conditions qu'en effet Bataille pose? À la littérature, à la philosophie, à la politique, entre autres⁴. Conditions trop onéreuses? Ruineuses à la vérité. Qu'il a voulu telles.

L'accusation de « nihilisme » en est née, qui n'est venue qu'après, se substituant à celle que « noirceur » aurait pourtant pu suffire à soutenir. Pour désigner quoi, au juste? Rien qu'on sache mieux. Sinon qu'il n'y a eu à peu près personne que ce nihilisme n'ait fait fuir. Ennemis: c'est bien le moins. Mais amis aussi et avec (il lui est arrivé de le dire, même de s'en plaindre). Parce qu'il n'y a personne pour ne prétendre que la politique (l'accusation de nihilisme semble venir de ce côté et vouloir entraîner vers lui) est tout sauf ce nihilisme-là. « Nihilisme » constitue bien sûr une accusation supplémentaire (obstinée, bornée) qu'auront formée tous ceux, d'un camp comme de l'autre, qui ne veulent à aucun prix que la politique fraie avec de telles représentations (qu'elles menacent en effet). On ne s'étonnera

3. Les gauchistes y compris. Marqueur très sûr de la littérature: l'accord *contre cette noirceur*. Du temps de Bataille: entre autres, de Kafka à Miller.

4. « D'ailleurs, ma philosophie ne pourrait en aucune mesure s'exprimer sous une forme qui ne soit pas sensible. Il n'en resterait absolument rien? C'est seulement à partir du moment où je donne une forme qui pourrait passer pour passionnée, qui peut aussi passer pour noire... Mais je préfère dire que je suis un philosophe heureux, en dépit de ce que vous me disiez tout à l'heure, parce que je ne crois pas être plus noir que Nietzsche. » (Entretien, 10 juillet 1954, in *Georges Bataille, une liberté souveraine*, Tours, Farrago, 2000, p. 118.)

pas dès lors que nul ne veuille faire réellement avec cela qu'il aura fallu au moins de telles représentations (celles du *Bleu du ciel* par exemple – roman) pour que celles de la « Structure psychologique du fascisme » (essai) aient été rendues possibles (inversement aussi bien). Et ce sont en effet les mêmes qui ne le veulent pas qui s'étonnent que les représentations de la « Structure psychologique du fascisme » restent aujourd'hui les plus fortes qui aient été pensées-conceptualisées en France dans les années trente⁵ – ce qu'on ne conteste plus guère. Non sans continuer de contester cependant qu'il faille le payer du prix des désordres sans nom représentés dans le *Bleu du ciel*. Des deux nihilismes (fasciste et antifasciste), il n'est pas sûr, à la fin, que celui de Bataille n'ait pas passé aux yeux de certains pour le pire – ne serait-ce que parce qu'il leur a survécu.

La question n'en reste pas moins, en effet : comment les différencier (procès rétrospectif, toujours agissant) ? Question à laquelle une autre s'ajoute aussitôt (procès d'intention) : cette leçon était-elle faite pour resservir (s'agissant cette fois du communisme) ? Autrement dit : la pensée de l'histoire (la seule à laquelle l'hégéliano-marxisme ait réduit et la pensée et l'histoire⁶) n'est-elle pas faite pour en finir avec tout nihilisme ? Querelle jamais vidée. De fait, la leçon n'a pas resservi. Ou si peu que, dans les années cinquante, il n'y aura pas jusqu'à ses amis à ne pas l'entendre mieux⁷. À ne pas former à leur tour les reproches que ses ennemis formaient dans les années trente. La politique pour Bataille : double méprise ! L'une qui consiste à lui prêter après la guerre un désintérêt manifeste qu'il n'a pourtant jamais montré ; l'autre à lui prêter des intérêts qu'il avait pourtant par avance récusés, dont il avait déjà fait valoir l'insuffisance en regard de ce qu'il cherchait depuis toujours à mettre en jeu. Intangibilité d'une pensée, d'un côté. Incompréhension par la

5. Voir Partie III, chap. 1. « Penser le fascisme (Bataille, Freud, Reich, etc.) ».

6. J'y reviendrai : Marx n'a jamais que médiocrement intéressé Bataille ; Hegel, par contre, oui, et au plus haut point, pour lequel il a nourri des sentiments continuellement contradictoires. Voir Partie II, chap. II, 2. « Ou bien Dieu... Ou bien l'histoire (Hegel, Dostoïevski, Chestov, Kojève & Bataille) ».

7. Ce qu'on peut comprendre aussi bien. Ne serait-ce que parce qu'il ne s'agit pas de juger. Ne serait-ce que parce qu'il n'y a personne à ne demander à la politique d'être sauvé, quand il n'y aurait plus qu'elle pour l'être.

pensée, de l'autre. Méprise dont l'effet se propagera jusque dans les années quatre-vingt (chez Blanchot entre autres, sur un autre mode bien sûr – je dirai lequel⁸). Et au-delà : que l'influence de Blanchot répand depuis.

*

De là sa solitude pour finir ? Sans doute. À moins, supposition évidemment plus excitante : qu'il n'ait jamais été que seul. Quoi qu'il ait pourtant toujours entrepris pour ne pas l'être : revues en nombre, communautés de pensée, collèges, sociétés, secrètes ou non⁹. Entreprises où il ne cherchait pourtant pas à faire en sorte de ne pas l'être ; où il voulait seulement que la pensée fût la démonstration qu'il se pouvait qu'il ne le fût pas. Démonstration à laquelle il a donné ce nom, le plus souvent : *communication* (pour nommer le mouvement qui porte de fait la pensée) ; plus rarement, cet autre : *sacrificialité* (qu'il a cherché à garder secret, auquel, secrètement en effet, il la condamnait). Nul ne s'est peut-être jamais autant que Bataille démené pour que la pensée y atteignît, s'y perdît. Nul n'aura donc plus que lui dû faire l'expérience qu'elle n'y atteignait ni ne s'y perdait aucunement. Qu'elle en était au contraire l'impuissance. Nietzsche, le seul dans la communauté duquel il ait vraiment vécu (affirmation dont on n'a sans doute pas assez tenu compte), le savait : finissant seul, quelques disciples que Zarathoustra ait pourtant pathétiquement cherché à lui faire. Acéphale, entreprise convulsive, tragique – « *monstrueuse* » dira-t-il même après coup, sans toutefois qu'on sache s'il la regretta jamais réellement –, mais nommément nietzschéenne, l'enseignera à Bataille qui s'y retrouvera seul pour finir, tous s'étant retournés contre lui qu'il y avait pourtant entraînés. Retournement inévitable, parce qu'il est inévitable qu'on se ravise devant l'évidence d'une folie, *a fortiori* si

8. Voir Partie III, chap. 3, « Interprétations d'Acéphale (Bataille & Blanchot) » ; chapitre polémique, il le fallait, écrit au sujet de *La Communauté inavouable*, de Maurice Blanchot.

9. Revues : *Documents*, *La Critique sociale*, *Acéphale*, *Actualité*, *Critique*, qu'il a presque toutes dirigées ; qu'il a au moins « animées » (de quelle animation !). Communautés de pensée ou collèges : le Collège socratique. Société secrète : Acéphale...

celle-ci a séduit, et séduit follement. Aux uns et aux autres il a été impossible de se tenir, comme Bataille le demandait, à « *hauteur de mort* » (de s'y maintenir, suivant le vœu de Hegel), de faire œuvre de mort. Hauteur à laquelle il lui paraissait qu'on dût *au moins* se tenir pour s'y tenir avec lui ? Partage là encore, et qu'il établit délibérément, y compris contre lui-même.

Sans le chercher, ni le forcer pour autant. Seulement, chaque fois qu'il lui a paru s'imposer, il se l'est imposé à lui-même. De toutes les façons qu'on prenne son œuvre, par quelque bout, la politique par exemple, mais la littérature et la pensée aussi bien, il s'est gardé de tous les accommodements qui lui eussent ménagé *de son vivant* les félicitations littéraires (la félicité) qu'on a pourtant été de temps à autre (comme à quiconque) prêt à lui prodiguer. Pourquoi ? Question qu'on peut poser autrement : pourquoi ces livres laissés inachevés et inédits (de bien grands livres pourtant, trouvés après sa mort ¹⁰) ? Pour qu'on ne comprenne qu'après, parce qu'il n'aurait plus cru qu'on pût les comprendre déjà (hypothèse d'une immodestie qu'il n'a jamais montrée) ? À la vérité qu'on n'a pas mieux compris après qu'avant. Ni pardonné. Il est rare de scandaliser *à ce point*, et *en tout* : existence, expérience, sexe, pensée, religion, mystique, histoire, politique, etc. C'est son génie. C'est sa solitude aussi. Le mot « solitude », ici, contre la menue monnaie du mot « amitié » contre laquelle on l'échange volontiers dans l'interprétation qui domine dorénavant – j'y insisterai.

*

Son génie, sa solitude... Soit sa *sainteté*. Au sens où Jouve a parlé de la sainteté de Baudelaire, Sartre de celle de Genet. Au sens où personne n'a parlé de celle de Sade (Bataille excepté encore que jamais explicitement), de Nietzsche ou d'Artaud.

Sainteté : mot impropre ou inapproprié qu'il n'est nul besoin de lui prêter (lui prêtant un mérite inestimable). Qu'il n'est pas davantage besoin de justifier. Qu'il a imaginé, et pour lui-même se « justifier ¹¹ ». Pauvre justification, ironique ou risible. Qu'on

10. Entre autres, *La Limite de l'utile*, *La Souveraineté*, *Histoire de l'érotisme*, *Théorie de la religion*, essais ; parmi les récits, *Ma Mère*, *Le Mort*, *Julie*, *Charlotte d'Ingerville*, etc.

11. Se justifier, pas se légitimer – illégitimité majeure de Bataille.

est d'abord tenté de tenir pour une provocation ou une extravagance supplémentaires. Extravagance qui inviterait à aller au bout de toutes celles vers lesquelles il était déterminé d'entraîner quiconque le lirait (le lire, autrement dit, pour lui comme pour Nietzsche : le suivre): «*Je ne suis pas un philosophe, mais un saint, peut-être un fou*¹². » Le mot «*saint*» – de même que le mot «*fou*», qui vient ici avec et aussitôt, et pour qu'on ne se méprenne pas – se pose exactement en face du mot (mot majeur): «*philosophe*». Pour s'opposer à lui? Pour s'y opposer bien sûr. À sa raison, à sa sagesse, que sais-je? La déclaration est bien une fois encore d'une guerre (plus ou moins, toutes ses déclarations en sont une): ce «*saint*», qui est un «*fou*» aussi bien, ne méconnaît pas la philosophie, il ne la fuit pas (Bataille ne fuit rien), il lui est hostile. Son hostilité est celle d'une *antiphilosophie*, au sens que Lacan redéfinira après lui¹³ et pour désigner, s'inspirant de lui peut-être, qui sait, moins l'antiphilosophie (qui n'a nul besoin de définition) que, *a contrario*, la philosophie elle-même (qui tient à la sienne): une imbécillité, une bouffonnerie, une canaillerie. Cette hypothèse est plausible dès lors, qui renverserait la perspective: la sainteté seule serait possible contre la guerre qu'est *de fait* la philosophie. Ce qu'on peut dire alors ainsi: la philosophie sanctifierait *a contrario* toute guerre menée contre elle (inversion que Nietzsche inspire explicitement). Mais cette autre hypothèse, pour autant, ne peut pas être exclue: la sainteté est tout ce qu'il reste à la philosophie, et pour se sauver; la rédempteur en somme, si peu porté que Bataille ait jamais été à produire des représentations rédemptrices. Dans cette phrase – «*Je ne suis pas un philosophe, mais un saint, peut-être un fou*» –, on le notera, le même y sont, de ce point de vue belliciste antiphilosophique, le saint et le fou, figures en fait philosophiquement infernales (faites pour infernaliser la philosophie). «*Même*» qu'une troisième figure mélange inévitablement, pas moins fasci-

12. La folie semble avoir longtemps obsédé Bataille. Entre autres possibilités de la folie: en mourir (la seule qui l'eût consacrée; les témoignages en ce sens ne manquent pas). La dernière note de *La Part maudite*, celui de ses livres qui y prête cependant le moins, en témoigne aussi: «*Je suis ce fou [...] seul le fou arrivera alors à la conscience de soi dont je parle [...]*» (*CEC*, t. VII, p. 179.)

13. Remarque en passant: Lacan ne figure jamais au nombre des amis qu'on attribue à Bataille. De même pour Bataille au nombre de ceux de Lacan.

nante qu'inférieure, ce qu'on ne devra pas moins noter : celle de l'idiot¹⁴.

Le fou : soit le surcroît ou l'excès. L'idiot : soit le défaut, la défaillance, la déficience, l'informité, l'infirmité, etc. (les séries possibles sont infinies que Bataille s'est entêté à constituer, qui sont pourtant par nature inconstituables). L'idiot est celui qui dit ceci que le fou ne dira pas : « *J'ai du divin une expérience si folle qu'on rira de moi si j'en parle*¹⁵ » – en quoi il n'est certes pas moins saint que le fou qu'il n'est pas. À la différence duquel il l'aura dit pour qu'on entende ceci, qui en dit le contraire : « *J'ai du rire une expérience si folle qu'on me prendra pour Dieu si j'en parle.* » D'un côté, le fou affirme qu'il est dieu ; de l'autre, l'idiot affirme que c'est dieu qui est fou. L'inversion est essentielle, dont l'idiot seul est capable et le fou pas. L'un s'empare des énoncés au point de s'appropriier leur principe (être Dieu à la place de Dieu) ; l'autre les retourne – comme un ongle – en sorte que nul ne puisse prétendre se tenir à leur principe (il y a autant d'énoncés qu'il y a de dieux possibles pour leur tenir lieu de principe). Et l'idiot seul pourra en effet dire ceci qu'aucune folie ne saura jamais dire : « *À moi l'idiot, Dieu parle bouche à bouche*¹⁶. » Parce que l'idiot seul sait que l'idiotie divine a rendu divine l'idiotie.

Sainteté de Bataille donc : non pas pour louer je ne sais quels dieux qu'il a tous niés¹⁷ ; pas davantage pour une exemplarité, même mauvaise, dont il s'est scrupuleusement abstenu – celle de la littérature exceptée. C'est d'autre chose qu'il s'agit : sa passion du mal, bien sûr, qu'il a en effet été tout près de « sanctifier » (titre d'un livre qu'il a pensé écrire et qui donne son sens à celui-ci : *La Sainteté du mal*¹⁸). Sa passion sexuelle, que hantent toutes sortes de saintes (ou de folles ou d'idiotes) – fussent-elles

14. Voir Partie V, « L'idiotie de Bataille ».

15. G. Bataille, « Le supplice » in *L'Expérience intérieure*, ŒC, t. V, p. 45.

16. *Idem*, p. 48.

17. Les interprétations crypto-chrétiennes de Bataille ne manquent pas ni n'ont jamais manqué. Exceptée celle de Klossowski, aucune pour intéresser.

18. Titre en effet de l'un des livres auxquels il n'a pas donné de suite, pour lequel on ne dispose que de quelques pages de notes (dans ŒC, VIII, p. 635 à 640). Autres titres auxquels il a pensé, qui auraient aussi bien pu inspirer celui-ci : *La Divinité du Mal* ou *La Souveraineté du Mal*, donnant, déclinaison aussi sûre que possible : *Divinité de Bataille* ou *Souveraineté de Bataille*.

« sales », n'y en eût-il aucune d'aussi sale dans tous les récits que compte la littérature, depuis Sade. Sa passion mystique, n'y eût-il que les dieux aztèques, leurs rires étranglés et leurs sacrifices sanglants, pour l'apaiser momentanément. Sa passion politique, n'y eût-il personne pour la suivre jusqu'au bout, si loin que certains l'aient suivie cependant. Sa passion intellectuelle, fût-ce une passion sacrificielle, fût-elle faite – ce qu'elle est – pour s'abolir à la fin dans le non-savoir¹⁹.

Étrangement : tous ces *et cetera* dont il est possible d'assortir cette pensée sont, au total, de nature à constituer un système pour peu qu'on prenne la peine de les nommer et de les *sommer* (un système paradoxal : non pas, comme il l'a dit, qu'il faille le système et l'excès, énoncé somme toute mécaniquement transgressif, mais parce qu'il faudrait l'excès pour que le système se constitue). Où l'on verrait en effet que ses « séries » sont d'autant plus systématiques qu'elles sont obstinément dualistes. Le cas de Bataille serait plus inattendu encore en ce cas : il ne serait pas seulement celui d'un antiphilosophe, mais d'un philosophe aussi, d'un philosophe lui-même. « [...] *pour moi, j'éprouve au dernier degré le besoin de sortir par une œuvre assez complète du caractère fragmentaire de ce que j'ai donné jusqu'ici à l'expression de ma pensée. Il me paraît nécessaire d'en sortir précisément pour rendre clair le fait qu'on est en présence non pas seulement d'une poésie autour de la philosophie, mais, malgré tout, d'une philosophie aussi complète, encore qu'elle se veuille une antiphilosophie*²⁰. » La question se poserait de fait de ce qui l'eût emporté alors de son nietzschéisme de principe (affirmé) ou de son hégélianisme de « tentation » (réprimé).

19. *Sacrificium intellectus*. La sacrificialité comme constante de toute l'œuvre de Bataille. Bernard Sichére y invite qui parle avec raison de « *paradigme sacrificiel* » (*Pour Bataille*, Paris, Gallimard, 2006). Qui note aussi que la sainteté, selon Lacan, constitue le « *rebut de la jouissance* ». Ce rapprochement tranche. On est tenté d'y lire une exacte définition de la plupart des « héroïnes » de ses récits. À ceci près cependant, et que Lacan ne pouvait pas voir, si près qu'il se soit souvent tenu de Bataille, c'est que, pour ce dernier, le rebut n'est pas le reste de la jouissance, mais la jouissance en soi, ou la jouissance de soi *comme reste ou comme rebut*.

20. Entretien du 10 juillet 1954, au micro de l'émission « La vie des lettres » de Georges Barbier, laquelle rend compte de la parution du tome premier de la *Somme athéologique*. Reproduit dans *Georges Bataille. Une liberté souveraine*, p. 118.

Question sans réponse. À laquelle le temps ne lui a pas été laissé de répondre.

*

Pour généraux qu'ils cherchent à être aussi, les textes qui suivent ont en réalité trait à des détails (comme on dit en peinture) : pour certains, des périodes, pour d'autres des livres. Qu'ils aient été écrits dans des circonstances particulières (conférences, préfaces, postfaces) ou pour ce livre (qu'ils soient inédits – c'est le cas de la plupart), ils cherchent à compléter un autre livre écrit vingt-cinq ans plus tôt, qui visait l'ensemble (une « biographie » : *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*²¹). Compléter : reprendre, corriger, ajouter, etc. Au moyen de tout ce qui a paru depuis (analyses, inédits, correspondances, entretiens). Pour tout ce qui manque cependant à celui-ci (reprendre, corriger ne suffit donc pas, tout au plus déplace les insuffisances), c'est à ce premier livre qu'il faut que je renvoie – pour avoir le moins possible à le faire par la suite²².

21. Première édition, Éditions Ségquier, 1987 ; réédition augmentée, Gallimard, 1992 ; édition de poche, Gallimard, coll. « Tel », 2012.

22. Ce sera vrai surtout des chapitres ayant trait à Acéphale et aux rapports de Bataille avec le surréalisme.

I
DES DEUX INANITÉS :
DE DIEU OU DE L'HISTOIRE

Ou bien... Dieu, ou bien... l'histoire

(Hegel, Dostoïevski, Chestov, Kojève & Bataille)

«[...] *et si l'histoire n'était que le rire de Dieu ?
Chaque révolution un de ses éclats de rire.
Éclats de rire qui résonnent comme le tonnerre,
pendant que les yeux divins pleurent de rire.* »
M. de Unamuno, *Comment se fait un roman ?*

LA TRANSFORMATION DES CONVICTIONS. Que reste-t-il de ce qu'on a cru quand on ne croit plus ? Ou que reste-t-il de ce qu'on n'a pas cru quand on croit ? Question saugrenue, à n'en pas douter. Rien, dira-t-on. Autrement dit, la *transformation des convictions*, thème sur lequel Chestov s'est si volontiers attardé (j'en rappelle les termes : «*L'histoire de la transformation des convictions ! Y a-t-il dans tout le domaine de la littérature une histoire d'un intérêt plus palpitant ?*¹»), serait une opération entière, une opération sans reste : il y aurait eu ce qu'on croyait, auquel on s'est soudain mis à ne plus croire ; et ce à quoi l'on ne croyait pas, à quoi l'on ne se serait pas moins soudainement mis à croire. Opération entière, ou sans reste, à ce titre faite pour que nul n'y perde rien.

Avec raison, si peu qu'on y pense : on se représente sans mal, en effet, ce qu'y gagne, d'un côté, celui qui ne croyait pas, mais que la transformation de ses convictions l'a amené à croire – qu'elle a sauvé. On ne se représente pas moins bien, de l'autre, ce qu'y gagne celui qui croyait mais que la transformation de ses convictions l'a amené à ne plus croire – qu'elle a délivré.

Salut dans un cas, délivrance dans l'autre ? Salut et délivrance dans les deux ? Si l'on veut. À ceci près que si l'on sait, dans un

&. Léon Chestov, *La Philosophie de la tragédie. Dostoïevsky et Nietzsche*, trad. de B. de Schloezer, Paris, J. Schiffrin, Éditions de la Pléiade, 1926, p. 1 [rééd. Paris, Le Bruit du temps, 2012]. On notera, ce dont c'est Chestov lui-même qui nous avise, que l'expression «*transformation des convictions*» est de Dostoïevski. Il ne précise pas cependant d'où il la tire.

cas comme dans l'autre, ce que chacun y a gagné, nul ne semble en effet se poser la question de ce que chacun y a aussi et par là *perdu*. Comme si, dans un cas comme dans l'autre (ils se ressemblent), nul ne devait y avoir rien perdu. Ou comme s'il ne pouvait rien rester de l'ancien état révolu. Rien rester de Dieu dans une représentation du monde qui s'en fût débarrassé ; rien rester du monde dans une représentation que Dieu se fût réappropriée (dans tous les cas, la disjonction est exclusive : en effet faite pour ne souffrir aucun reliquat). Rien rester, surtout, de l'espérance ou de la certitude que chacun accrochait à l'une ou l'autre de ces deux possibilités.

L'opération n'est pas si simple à tout prendre. Comme s'il se pouvait que Dieu disparût du monde – tantôt qu'il prêtât l'existence au monde, tantôt qu'on le privât de l'existence que le monde lui prêtait. Ou comme s'il se pouvait que Dieu s'emparât du monde – mais aucun monde ne s'est jamais tout entier, encore moins d'une seule fois, rendu à rien, pas même à Dieu, le seul qui fût pourtant en mesure de le réduire à quoi que ce soit qui, réellement, le dominât.

On n'a peut-être pas assez prêté attention à cela : que la conversion témoigne toujours autant de l'ancien état que du nouveau, dans quelque sens qu'elle s'effectuât. De l'incroyance, quand on se serait soudainement mis à croire ; de la croyance, quand on l'aurait tout entière répudiée. Chestov sera le premier sans doute à y insister – intéressante insistance. Nietzsche lui-même avait prophétisé – dans le *Gai savoir* – que des spectres de Dieu hanteraient le monde qui l'avait dénoncé. Pauvre prophétie : il ne pouvait pas en être autrement (le crime était trop grand) ; même ceux qui avaient répudié leur ancienne croyance en Dieu ne pourraient pas ne pas en éprouver la plus profonde tristesse (de la gaieté aussi, une gaieté intense, insensée, mais qui n'irait pas sans tristesse, sans une tristesse elle-même intense, insensée). C'est l'évidence. Mais on n'a sans doute pas assez dit combien l'inverse ne saurait pas être moins vrai ; qu'il n'y aurait pas jusqu'à ceux que leur conversion mènerait à s'agenouiller qui ne le regretteraient aussi, et autant ; sur qui ne pèserait pareillement, le poids de l'ancien monde, violent, d'un nihilisme délibéré. Qu'on cherche chez les grands écrivains catholiques

convertis : toujours la même obscure dilection pour le péché ; toujours la même tentation de l'ancienne perdition. À se demander si leur conversion ne fut pas pour eux le moyen d'aller plus loin, plus profond, dans cette dilection, dans cette tentation. Assorties toutefois des règles qui les prémuniraient contre la possibilité d'y céder.

C'est ce qui rend les positions, les états (successifs, alternatifs) de Chestov et de Bataille si intéressants. Ils auront certes une fois pour toutes cessé d'être les croyants/incroyants qu'ils avaient été ; ils n'en resteront pas moins, une fois pour toutes, les anciens incroyants/croyants qu'ils ne voudront plus être (et ne seront plus, aussi). Ce qui est assez bien fait, sans doute, pour qu'on se méprenne. Les déclarations de l'un emprunteraient-elles tout, dorénavant, à l'apparence de la plus violente athéité, elles n'en resteront pas moins empreintes de toutes sortes de traces de sa piété passée ; les déclarations de l'autre emprunteraient-elles tout, dorénavant, à la rhétorique de la plus autorisée théodicée, elles n'en resteront pas moins empreintes de l'esprit de négation le plus endurci. C'est le langage dans lequel ils ont chacun appris à parler et à penser. L'un parlera-t-il, pensera-t-il contre Dieu ? C'est dans le langage que Dieu lui a malgré tout enseigné qu'il parlera et pensera contre lui. L'autre en appellera-t-il pour finir à lui, son appel ne cessera pas de retentir comme si une incroyance irrépressible l'inspirait. Ce n'est pas qu'ils soient à front renversé ; c'est que la transformation des convictions renverse les fronts – les mélange, mélange les langues au moyen desquelles les fronts forment leur topographie mentale respective.

Pierre Klossowski a raison en cela (même s'il n'a raison qu'en partie) : Bataille reste le chrétien qu'il aura été, quoiqu'il ait voulu être antichrétien, l'antichrétien par excellence – sa provocation est certes extrême ; tient de la sommation ; elle seule, comme celle de Sade avant lui, était faite pour que Dieu se justifiât. Mais Bataille n'a pas tort : l'étrange insistance de Chestov à justifier Dieu ne manquera pas de passer pour une récusation *a fortiori*, celle d'un ancien athée qui n'a pas assez abjuré ; qui n'abjurera par le fait *jamais* assez. L'un et l'autre sont sans doute à la recherche de preuves beaucoup trop grandes, à la hauteur des-

quelles il n'y a pas jusqu'à la vérité à ne pas pouvoir se tenir. Eux-mêmes ont-ils jamais pensé ce qu'il pouvait en être d'une vérité incapable de se tenir à la hauteur des preuves qu'il lui faudrait réunir ? Et ce qu'il pouvait lui en coûter qu'elle ne les réunît pas. À moins qu'il ne soit en ce cas question que d'une vérité *supérieure*, seule susceptible de se dispenser de toutes preuves. Dieu a toujours répugné à apporter quelque preuve que ce fût ; et la raison s'est toujours montrée impuissante à faire si peu que ce soit la preuve de l'inexistence de Dieu. Cas rédhibitoires ? Au contraire : seules les vérités sont sans preuve, et seules *les vérités sans preuves* sont de nature à solliciter les pensées exacerbées – les pensées des conversions exacerbées *a fortiori*, en quelque sens qu'elles s'exercent. Chestov en conviendrait volontiers, qui n'a pas moins fui un christianisme *sûr* ou *prouvé* que Bataille n'a fui un antichristianisme *attesté*. Bataille n'en convient pas moins, qui semble aimer que le christianisme ait dominé (qui n'est pas pressé qu'il ne domine plus), ne serait-ce que pour que sa transgression reste entière, que Chestov, qui cherche que la transgression à la domination du christianisme se trouve des formes nouvelles (ils ne le haïssent pas moins l'un que l'autre, quoique pour des raisons apparemment opposées).

LA POSSIBILITÉ DE L'IMPOSSIBLE. On tient généralement pour assuré que Chestov, à la fin, n'aurait pas douté de la puissance de la Révélation (qu'il aurait cru à l'Incarnation et aux Écritures). Autrement dit qu'il se serait rendu – réduit – à elle ; qu'il l'aurait faite sienne. Zenkovsky, par exemple, en accumule les preuves ². Pauvres preuves. Autrement dit, même cette accumulation semble suspecte ; à la fin, Zenkovsky lui-même convient que la « *discrétion* [de Chestov] *est extrême quand il parle de sa croyance* ³ ». Ce dont il était convenu déjà, trois pages plus tôt : « [...] *la réserve, la pudeur même dont* [Chestov] *fait preuve, ne permettent guère de connaître son monde religieux, et sa biographie intime reste inconnue* ⁴. » Discrétion, réserve, pudeur : traits dont on n'a pas vu que Chestov usât trop

2. B. Zenkovsky, *Histoire de la philosophie russe*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1955.

3. *Idem*, p. 343.

4. *Idem*, p. 340.

par ailleurs pourtant, lui qu'on sait à tout instant prêt à montrer des violences, des sauvageries faites pour que rien ne leur résiste – au moyen desquelles il s'acharne à faire au contraire que tout cède. Que rien de ce que même la Révélation tient pour établi (ou à établir) leur résiste. Le même Zenkovsky a alors recours à la biographie (argument *ad hominem*, auquel Chestov a lui-même beaucoup recouru, qu'il parlât de Dostoïevski ou de Tolstoï ou de Tchekhov par exemple), ou à ce qu'il lui prête à ce titre (ne vient-il pas pourtant de dire que sa biographie nous fait défaut ? et ne convient-il pas de dire contre lui que sa biographie ne saurait nous être d'aucun secours ?) : « *On ne peut douter qu'une sorte d'écroulement tragique se soit produit dans son âme, qui aurait à jamais enseveli le rationalisme et ses attraits*⁵. »

Le rationalisme : soit. À ses attraits, auxquels il n'y a personne qui ne cède ou ne se rende en effet, il ne faut certes pas moins qu'un « écroulement » pour se sauver (le mot est beau et il n'y a pas jusqu'à Chestov qui ne l'eût adopté pour lui). Mais celui-ci n'a-t-il enseveli qu'eux ? Non. Si puissants que ses attraits aient été, il n'y suffisait pas. Ou cet écroulement n'eût alors rien eu de « tragique ». Ce qui ne fait pas de doute, c'est qu'il aura été assez entier, à la vérité définitif, pour qu'il n'y ait pas que le rationalisme à avoir alors soudain perdu la totalité de ses attraits (à avoir dès lors été l'objet d'une haine sans répit) ; mais aussi, alors, tout ce qui s'opposait à lui – la Révélation elle-même (l'Incarnation, les Écritures). On voit bien où Zenkovsky cherche à nous entraîner : sur les pas d'une *conversion*. Conversion, c'est ainsi sans doute que celui-ci pense les choses, non pas pour nous dire comment elles se sont passées ; seulement pour qu'on sache qu'elles ont eu lieu (grand cérémonial auquel c'est à peu près toute la pensée religieuse qui se reconnaît et trahit, qui veut qu'obscurément celui qui lui tenait le plus violemment tête la baissât, fléchît, s'inclinât...). Pourtant ce n'est pas ainsi que Chestov dit les

5. Ce que Chestov dit de Tchekhov dans « La création *ex nihilo* » (in *Les Commencements et les fins*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1987) peut être lu, pour peu qu'on insiste, comme l'analogie de l'expérience qui aura été la sienne. Ce qu'il dit de Tolstoï aussi : « [...] *existe-t-il au monde une force, un pouvoir capable de rendre la foi à un homme qui a vu s'écrouler le monde, qui de ses propres yeux a contemplé ce que vit le Pierre de Tolstoï [dans Guerre et paix]* » (L. Chestov, *Spéculation et révélation*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1981, p. 109).